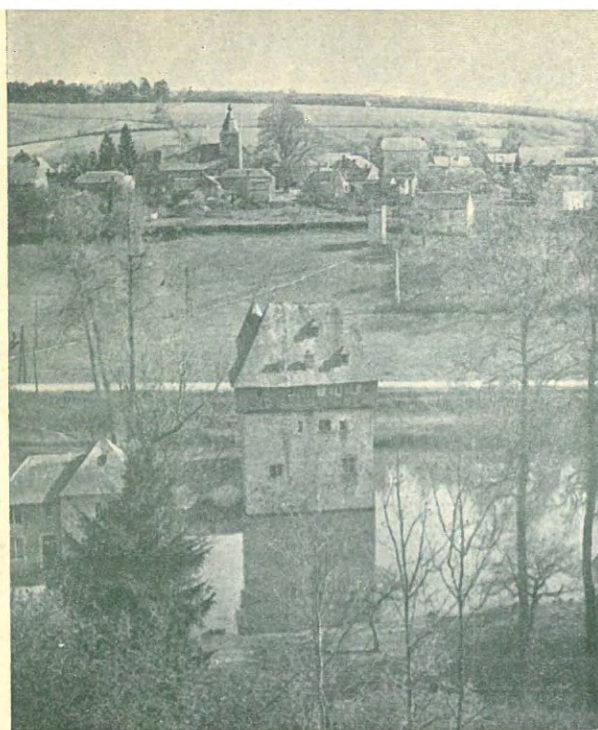


CRUPET

CRUPET

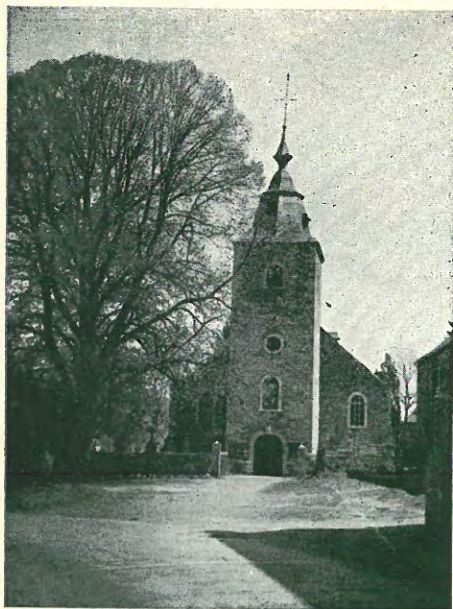


Crupet :
Panorama du Sacré-Cœur.

Photos J. M.

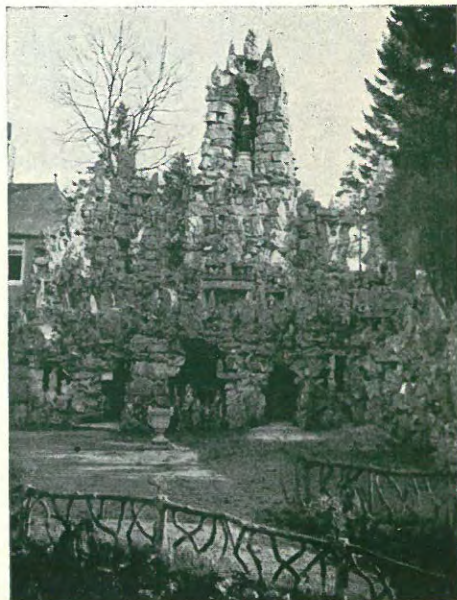
Vieux pont sur le Crupet.





Crupet : L'église.

Photo J. M.



Crupet : Les grottes.

Photo J. M.

CRUPET

AIMEZ-VOUS le calme, la tranquillité, la douce quiétude d'un bourg rustique, la vie qui peut encore s'appeler, vie à la campagne, l'air pur, tout empreint des suaves parfums des bois et des champs? Allez à Crupet.

Petit, minuscule, si bien caché par les collines boisées qui le ceignent, qu'on ne le découvre que lorsqu'on y arrive, ce coquet village semble garder jalousement son aspect de vieillard heureux, dans sa tranquille retraite.

De quelque côté que l'on y parvienne, le village vous accueille du sourire de ses coquettes maisonnettes. Et, à peine y a-t-on fait quelques pas, que l'on est envoûté par son charme prenant, charme fait de la simplicité des gens et des choses.

Crupet est situé sur la rivière qui porte son nom, à 3 kilomètres d'Evrehailles-Bauche, Durnal, Mont-sur-Meuse, et Maillen et à 6 kilomètres d'Assesse.

Crupet ou Crupey, tiendrait son nom du grand nombre de ruisseaux qui l'arrosent.

Cru : humide; Pey : pays. Crupey : Crupays ?

Ce nom vient-il de l'allemand Krippe : crèche ou du wallon : Crepe : crête, le village étant bâti sur une crête ? Aucun document antérieur au XIII^e siècle ne donne le nom de Crupet. En 1278, on écrivait Cripei, Cripey. Au XV^e siècle le vocable devint Cripey (1413) et en 1472, Crupey qui se transforma en Crupet dès 1505.

C'est un bourg de 400 habitants, industriel autrefois, aujourd'hui agricole. Les petites fermes ont pris la place des moulins, des huileries, des papeteries, des fonderies, qui faisaient la renommée du village. Un hôtel et des auberges accueillent les touristes qui trouvent là de quoi satisfaire tous leurs désirs.

Que de monuments intéressants, que de points de vue remarquables, que de délicieuses promenades, ce coin, presque ignoré, réserve à ceux, avides de pittoresque et d'histoire, qui le choisissent comme but de vacances.

La vieille Eglise.

Au milieu du vieux cimetière entre de grands sapins et un tilleul séculaire, l'église offre aux regards, un tableau des plus attrayants.

Dédiée à Saint Martin, elle date du XIV^e ou XV^e siècle. Cependant la tour, surmontée d'un toit en forme de casque de soldat espagnol, est du XII^e siècle. Cette tour constituait un fort, refuge des habitants lors des luttes qu'ils avaient à soutenir contre les seigneurs du château ou contre ceux des environs.

La grande porte d'entrée actuelle n'existait pas. L'entrée se faisait par une porte, beaucoup plus réduite, qui offrait moins de prise aux assaillants. Des meurtrières, existant encore actuellement dans les murs de côté, indiquent suffisamment le rôle joué par cette tour au temps des luttes contre les seigneurs.

Les anciens curés de Crupet étaient des religieux de l'abbaye de Leffe. On peut voir dans les archives de l'Etat des documents réellement intéressants relatifs à certaines luttes entre le R. P. Abbé de Leffe et l'Administration Communale de Crupet, au sujet des réparations à effectuer à cette tour.

L'église fut tout d'abord bâtie en un style ogival assez coquet. Malheureusement, elle dut subir de profondes modifications, pour devenir finalement une église à trois nefs d'un style renaissance assez lourd. De la construction ogivale, il ne reste plus que deux fenêtres qui ont subi, elles aussi, de profonds changements. Elles viennent d'être restaurées intérieurement et ont reçu comme les autres fenêtres de l'édifice, de jolis vitraux.

Sous le porche, deux magnifiques pierres tombales sont dressées et encastrées dans le mur. La pierre qui se trouve à gauche, représente, en costume de grand apparat, Guillaume de Carondelet et Irène de Brandebourg, seigneurs de Crupet. Celle se trouvant à droite, pierre tombale de Marguerite Tabaguet et François Godin, morts en 1693, ne laisse plus apercevoir que quelques vestiges délicatement sculptés de leurs armoiries et titres de noblesse. Ces sculptures remarquables ont été détruites au burin lors de la révolution française. Une autre pierre tombale, finement travaillée est encastrée dans le mur au pied de l'escalier conduisant au jubé. Les défunts sont représentés en adoration devant le Saint-Sacrement. Au-dessus, se lit l'inscription suivante : « Loué soit le Saint Sacrement de

l'autel » et en dessous : « Ci devant gisent Jean Cocoz dit le Charlier et Marie Gérard sa femme. Estienne leur fils curé de Spontin et doyen de la Chrestienté d'Assesse a mis ce mémorial. Priez pour leurs âmes. Requiescant in pace, 1636 ».

Au maître autel d'un style assez lourd, mais non dépourvu de cachet artistique sont scellés quelques reliquaires en style renaissance. Dans les nefs latérales, deux petits autels en marbre, offerts par Henri de Welpen et Godin, seigneurs de Coux, sont, d'autre part, fort jolis. Au fond le jubé qui n'occupait auparavant que la tour a été agrandi lors de l'installation des orgues qu'une personne reconnaissante avait offertes à M. le Curé Gérard.

De nombreuses peintures ornent les murs du sanctuaire. Parmi ces œuvres, deux méritent d'être signalées : une copie très bien faite de la célèbre descente de croix de Rubens et un Saint Pierre en médaillon. Ces deux tableaux ne portent aucune signature.

Beaucoup d'autres œuvres d'art ont disparu il y a une vingtaine d'années. La sacristie vieille et peu confortable a été remplacée par une jolie construction plus spacieuse et bien dans le style général de l'église. Les moellons plus frais ne déparent en rien ce bel ensemble que la commission royale des monuments et des sites a classé parmi les monuments dignes d'être conservés.

Les Grottes.

Entre l'église et le presbytère, en contre-bas du cimetière, s'élève la masse sombre des grottes dédiées à Saint Antoine de Padoue. Merveilleux chef-d'œuvre d'enrochement elles sont admirées de tous les visiteurs.



Photo J. M.

Crupet.

Les grottes : Intérieurs.

De haut en bas et de gauche à droite :

- 1) M. le chanoine Gérard, constructeur des grottes;
- 2) Le miracle de la mule;
- 3) Saint Antoine prêchant aux poissons;
- 4) La mort de Saint Antoine.

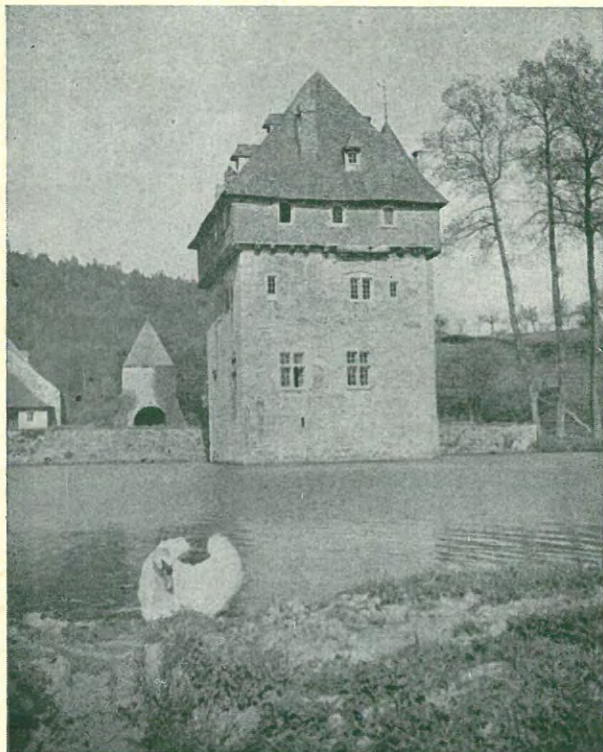


Photo J. M.

Aspects pittoresques du château de Crupet.



Photo J. M.

La conception et la réalisation de ce monument sont dues à l'abbé Gérard, ancien curé de Roly et alors curé de Crupet.

Il suffit de regarder cet assemblage monumental de roches pour juger de la difficulté et de la valeur du travail. Il fallut quatre ans pour mener cette construction à bonne fin.

La grotte terminée, la plus grosse dépense restait à faire : les statues. Où trouver l'argent ? La pauvre caisse du vieux curé — il avait soixante ans lorsqu'il entreprit l'ouvrage — était déjà bien vide. Mais la charité est grande et notre curé-maçon trouva assez facilement les 20 ou 25.000 frs que coûtèrent les statues. Celles-ci viennent des ateliers de Vaucouleurs. Elles sont à peu près toutes de grandeur naturelle et représentent diverses scènes de la vie du grand Saint Antoine. Ce sont ces différents tableaux que les clichés ci-contre représentent.

Ces grottes furent inaugurées en l'année 1900.

C'est toute une vie de mortification, de foi ardente, de dévouement à la cause du Christ, que la grotte fait revivre devant les yeux de ceux qui, avec le désir d'obtenir une grâce, viennent honorer Saint Antoine, le grand thaumaturge, le faiseur de miracles par excellence.

Le Château.

Comme un joyau que l'on tient jalousement caché au fond de son écrin, Crupet garde pour l'admiration de ses visiteurs, au fond du val romantique, un château, relique des siècles passés.

Sa masse grise, se mirant dans l'eau de l'étang qui l'entoure, forme avec les peupliers qui l'ombragent un ensemble qui charme et laisse rêveur.

Bâti pour lutter, pour défendre, il semble cependant que ceux qui l'ont élevé aient eu l'unique souci d'émervueillir et de cacher leur chef-d'œuvre, plutôt que de l'exposer aux destructions des vandales.

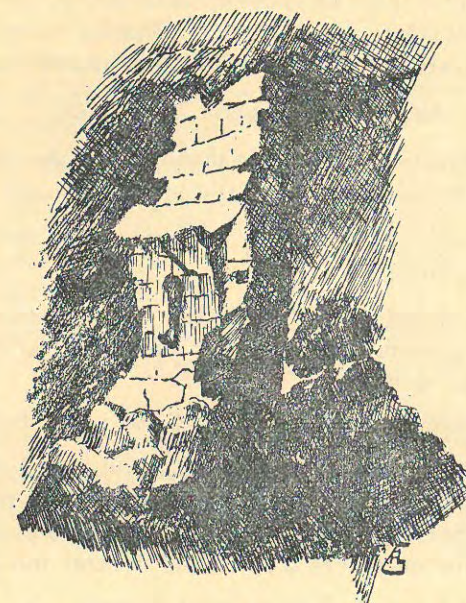
Ses épaisses murailles de granit, qui ont vu défiler les siècles par leurs meurtrières et leurs petites fenêtres à meneaux, forment une masse à base carrée que surmonte une rustique construction de briques rouges coiffée d'un toit dont les quatre pans portent lourdement le poids des ans. Une tour d'angle surmontée d'une toiture à poivrière flanque la construction au sud-est. Un pont de pierres à trois arches, que la mousse envahit, relie le tout à la terre ferme.

Une vaste cour ornée de parterres et bordée par la métairie sépare le château de la grand'route. Une tour carrée tapissée de lierre protège la vieille porte cochère qui en forme l'entrée. Des blasons aux armes des Carondelet sont gravés au fronton de cette porte.

Les membres de cette famille furent les premiers propriétaires du château. Ce dernier date du XVI^e siècle. Monsieur Blomme, architecte, l'actuel propriétaire, l'a aménagé en maison de campagne sans rien lui enlever de son caractère sévère et moyenâgeux.

D'innombrables pages d'histoires se lisent sur ces murs que le temps à peine a marqués et une délicieuse légende s'est transmise de siècle en siècle.

« La Botte de Crupet » ⁽¹⁾.



A quelque distance du château s'élevait autrefois une grande tour. Sombre et mystérieuse, elle était habitée par un vieux châtelain, usé par l'âge et l'avarice et qui ne rêvait que de richesses et de coffres remplis d'or. Son avarice n'avait d'égaux que son humeur sombre et sa ténacité à vouloir vivre caché. Jamais on ne le voyait se promener sur son vaste domaine ou chasser dans les bois en joyeuse compagnie. Non, ses rêves de richesse, ses cauchemars d'avare lui suffisaient. Il aurait tout donné pour trouver la fortune. Il possédait de grands coffres qu'il aurait voulu emplis de pièces d'or.

Ayant épuisé tous les moyens, tous les subterfuges pour accumuler les belles pièces de ce précieux métal, décou-

⁽¹⁾ D'après A. Marchal.

ragé, à bout de ressources, il prit la sinistre résolution de s'adresser au diable. Le démon, sans doute, ne lui refuserait pas l'objet de ses désirs. Sa puissance infernale vaincrait le mauvais sort, notre homme n'en doutait nullement.

Il supplia donc Satan de venir à son aide.

Avec un bruit formidable, le diable surgit du coin le plus sombre de la pièce où se tenait le vieillard.

— Tu m'as appelé ? Que me veux-tu ? demanda-t-il d'une voix puissante.

Le vieux châtelain ne s'attendait pas à pareille réalisation de ses projets. Et, c'est tout tremblant qu'il exprima ses désirs au démon.

— Je voudrais de l'or, dit-il d'une voix chevrottante d'émotion.

— Par Satan, tes désirs seront réalisés. Tu suspendras une de tes bottes à hauteur de cette fenêtre et si demain elle est pleine de pièces d'or, tu me livreras ton âme.

— Marché conclu ! dit le vieil homme.

Mais si le diable se croyait malin, notre avare se réservait de lui jouer un fameux tour.

Comme convenu, le châtelain suspendit donc une de ses bottes à l'endroit désigné. Et, patiemment il attendit la chute des pièces. Le soir s'étendait sur le val. Une lune très pâle faisait briller l'eau de l'étang et le ruisseau murmurait gentiment sa chanson.

Vers minuit, les pièces se mirent à tomber. Une botte de pièces d'or, c'était bien peu pour devoir livrer son âme à Satan. A malin, malin et demi...

Saisissant un grand couteau, notre homme coupa la semelle de la botte ; de cette façon celle-ci ne serait jamais remplie et il récolterait un fameux tas de pièces d'or.

Il se mit aussitôt en devoir de ramasser les pièces d'or qui jonchaient le sol au pied de la tour. Mais, le diable qui n'avait pas deviné la ruse, s'en aperçut aussitôt. Du coup les pièces d'or se mirent à tomber à flots. A tel point que le tas dépassa bientôt la botte elle-même. Impossible à notre harpagon de les ramasser.

Il entra dans une violente colère, s'enferma dans sa tour et, montant au grenier y mit le feu. L'incendie ne tarda pas à faire rage. Par surcroît un violent orage éclata et la foudre s'abattit sur la tour dont les murs épais s'ébranlèrent.

Les paysans, qui le lendemain passèrent devant le château, trouvèrent la tour en ruine et n'en comprirent pas la raison.

Les recherches pour retrouver le corps du vieux châtelain demeurèrent vaines. Bien longtemps après, les promeneurs pouvaient voir un pan de mur branlant au haut duquel, pendaient encore les restes d'une botte.

Vieilles Industries.

Lorsqu'on admire le coquet village de Crupet et qu'on y goûte la tranquillité, on a peine à s'imaginer qu'autrefois Crupet était un centre industriel, d'une importance relativement grande.

Le « Crupet » actionnait six moulins dont un seul, que nous visiterons, fonctionne encore actuellement. Depuis le captage des sources par l'intercommunale des eaux, le ruisseau n'a plus qu'un débit très faible qui permet à peine, au seul moulin encore existant, de fonctionner sans arrêt.

Deux brasseries desservait la localité et les environs. Les habitants y portaient la denrée et la brasserie leur fournissait leur provision de bière.

Deux huileries fabriquait l'huile de colza qui entrait alors dans la préparation de mets et de sauces et dont on se servait aussi pour l'éclairage dans les bons vieux « cras-sets » et pour le graissage des souliers et des guêtres, le cirage en ce temps là n'étant pas encore connu.

Une papeterie, « papinerie » en wallon, occupait beaucoup d'ouvriers.

« Al pourrie », c'était l'ancienne poudrerie, qui fut également autrefois une fonderie.

Tous les métiers étaient représentés à Crupet : charrons, menuisiers, forgerons, tailleurs, tourneurs, fabricants de « ramons » (ballais), fabricants de râpeaux et sabotiers.

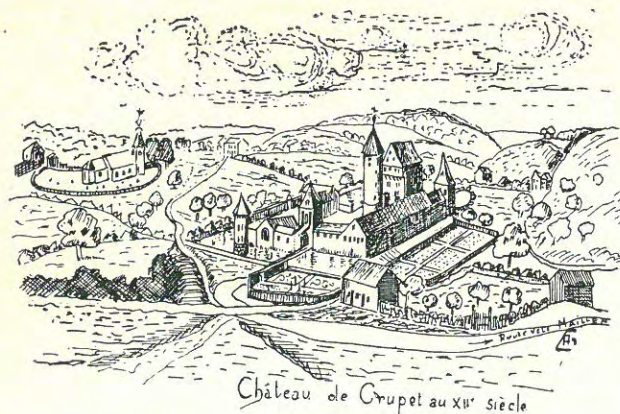
De ces vieilles industries, si florissantes autrefois deux subsistent encore : un moulin et une saboterie.

Réserveons-leur un après-midi.

Dans le vieux Moulin.

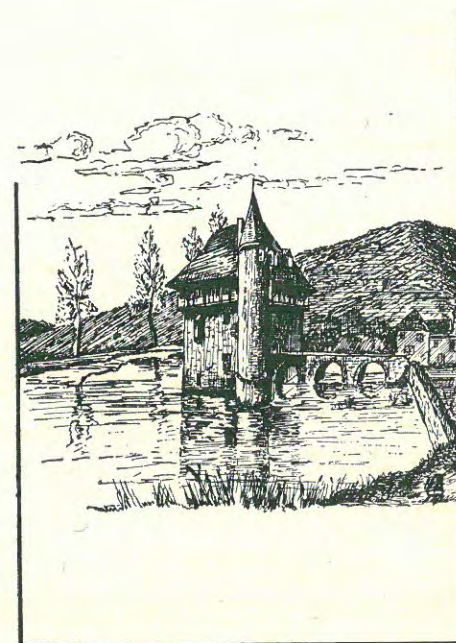
La meunerie villageoise est une de ces industries que le progrès a tuées et qui sont sur le point de disparaître complètement. On ne voit plus le long du ruisseau que de grandes roues aux aubes couvertes de mousse, immobiles dans les biefs desséchés.

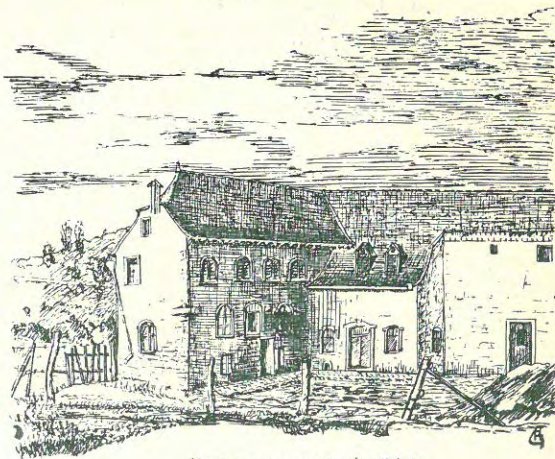
Crupet a encore son moulin, mais l'électricité a dû venir en aide à l'eau pour lui assurer un fonctionnement régulier et ininterrompu. C'est le moulin de M. Gallois. Il est



Château de Crupet au XII^e siècle

Château de Crupet
au XII^e et au XIX^e siècle.





L'ancienne papeterie : le séchoir

Photo J. M.



L'huilerie

là-bas au bout du village légèrement écarté de la rue basse et comme caché au pied du tienne Biot à l'ombre des ormeaux qui bordent le bief.

Le meunier, avec un grand empressement, beaucoup d'amabilité et en nous donnant force détails, nous guide dans la visite de son moulin.

Nous voici devant l'énorme roue à auges. La vanne est actionnée de l'intérieur du moulin et l'eau accumulée dans le bief est amenée au-dessus de la roue par une rigole en bois. Les auges remplies, la roue se met à tourner.

Au bruit clair de l'eau emplissant et vidant les pots se mêle le roulement sourd de la machinerie du rez-de-chaussée. C'est une grande salle sombre où sont assemblés tous les rouages qui transmettent le mouvement de la roue aux meules. L'arbre de la roue, après avoir traversé le mur, manœuvre une grande roue verticale à alluchons. Une « chaise » fixée dans les pierres massives, supporte l'extrémité inférieure de l'arbre vertical ou arbre de commande. Celui-ci porte une roue ovale en fer qui forme avec la roue verticale à alluchons un engrenage « conique », et, plus haut, une grande roue, un « hérissou » qui engrène quatre pignons faisant mouvoir de petits arbres commandant les meules.

Nous gravissons le vieil escalier aux marches recouvertes de poussière blanche qui nous conduit dans la salle des meules. Ce sont quatre grands tambours surmontés d'immenses trémies dans lesquelles des cylindres de toiles déversent les grains. Ces tambours contiennent deux pierres, l'une fixe, l'autre tournante, entre lesquelles le grain est écrasé. Des dispositifs ingénieux règlent la chute du grain entre les meules. Le grain moulu tombe dans « l'arrachure » sous forme de farine. Celle-ci par les « bicales » glisse dans une auge renfermant une vis

d'Archimède qui la conduit dans un réservoir où elle est prise par une chaîne à godets. Elle monte de cette façon à l'étage où elle est déversée dans une auge aboutissant au blutoir. Celui-ci est constitué par une longue caisse d'environ six mètres renfermant un gros cylindre incliné et fermé par de petites portes. Ce cylindre est formé d'une charpente hexagonale sur laquelle est fixée la soie dont les mailles sont de moins en moins serrées en allant vers la partie la plus basse du cylindre. La farine est amenée dans le cylindre animé d'un mouvement de rotation. La partie fine de la farine passe par le premier tamis jusqu'au moment où il ne reste plus que le son qui s'envole à l'extrémité du blutoir.

L'étage supérieur est la salle des nettoyeurs, tarares et cribles qui exécutent la préparation du grain à la mouture.

C'est tout un passé qui revit pour nous dans ce moulin, un passé presque oublié qui chante dans la chute cristalline de l'eau cascadante tandis que le sombre roulement des meules forme la basse dans ce concert du travail.

La dernière Saboterie.

Elle est là, modeste, cachée aux yeux du passant, au haut de la petite côte qui va du château vers l'église. Arsène Gérard, le dernier sabotier, délaisse un instant « tère » et « boutwè » pour nous accueillir et parler de son métier et du passé. C'est à lui que nous devons les détails qui suivent et qui rappelleront ce qu'était cette industrie autrefois si répandue et que beaucoup méconnaissent aujourd'hui.

A la fin du siècle dernier, la fabrication des sabots était une des industries les plus florissantes de notre wallonie. On comptait en Belgique environ 35.000 sabotiers. Des localités comme Cerfontaine en comptaient jusque 200. Dans le petit village de Crupet où cette industrie était assez prospère, un patron occupait en 1875 de 10 à 12 ouvriers. L'ouvrier était payé aux 10 paires de sabots et pouvait gagner jusque 6 frs par jour. La paire de sabots se vendait alors aux environs de 0,fr 65. Généralement le sabotier établissait son atelier près de sa demeure. Cette construction était très basse et percée d'étroites fenêtres. Parfois, vu le transport difficile des arbres, des équipes de sabotiers allaient s'installer en pleine forêt. Ils y dressaient des huttes faites de branchages, de terre et de gazon. Ils travaillaient là toute la semaine et ne rentraient au village que le dimanche. Cette coutume se perdit peu à peu et les ateliers se concentrèrent dans les localités. L'atelier comprenait généralement deux parties : l'atelier proprement dit où s'effectuaient les opérations principales et une sorte de hangar où l'on ébauchait les sabots.

Bien que présentant de réels avantages pour certains genres de travaux l'usage des sabots, même dans nos campagnes, diminue de plus en plus et tend à disparaître. Les machines ont remplacé l'habileté de l'artisan. Et, les sabotiers travaillant suivant l'ancienne coutume deviennent rares.

LES BOIS. — Parmi les bois servant à la fabrication des sabots tels le bouleau, le hêtre, le saule, l'aulne, le tremble, c'est le premier nommé qui est le plus communément employé.

Les arbres sont amenés aux abords de la saboterie et sont placés sur des extrémités de troncs au-dessus du fossé bordant la route. Pour que le bois demeure vert, on recouvre les troncs de gazon ou de branchages.

LES OUVRIERS. — Dans une saboterie on distingue deux sortes d'ouvriers : les planeurs et les creuseurs. Le métier de planeur est celui qui demande le plus de préparation. On peut devenir bon creuseur au bout d'un an d'apprentissage, tandis que pour être excellent planeur, il faut un an et demi à deux ans de métier.

LE TRAVAIL DES SABOTIERS. — Les troncs placés près de la saboterie, sont amenés sur les chevalets, à l'aide de leviers et son sciés en tronçons plus ou moins grands suivant les sabots à façonner.

Ce travail est fait par les planeurs et les creuseurs. Ceux-ci, à l'aide d'une hache et d'un maillet, refendent ces tronçons en quartiers de la grosseur des sabots à fabriquer. Sur le bloc à dégrossir, le planeur, au moyen d'une hachette, donne une forme grossière au sabot. D'un coup de braquet, il limite le talon et le forme ensuite au moyen de l'hoyau. Les sabots passent ensuite sur un établi, « cape », et sont planés à l'aide d'une grande lame très tranchante fixée à la « cape » par un crochet. A l'aide d'une talonnière il forme ensuite les talons qui sont achetés au moyen d'un canif.

Les sabots passent alors aux creuseurs, qui les fixent sur la « coche » et les vident au moyen de gouges talonnières, cuillères, etc... Les dernières aspérités sont enlevées au moyen du « boutwè » ou de la « rwine ». Le planeur assis sur son « chame » rabat ensuite les bordures extérieures et intérieures au moyen d'un canif. Le travail étant rémunéré suivant le nombre de paires façonnées, les sabotiers forment à la fin de chaque semaine des chapelets; chacun de ces chapelets est formé de treize paires de sabots superposées. A l'aide de « griffets » ou par l'application de fers chauds, les sabotiers ornent les sabots de fleurs, de branches feuillues ou simplement de lignes parallèles. Les sabots sont alors séchés, enfermés

et noircis. Il existe de nombreuses sortes de sabots, depuis les minuscules sabots d'enfants jusqu'aux énormes « mouzous » en passant par les coquets sabots de femme. Jusque dans nos plus rustiques villages, l'usage des sabots a considérablement diminué. Et nos sabotiers ne travaillent plus que lorsque le temps par trop inclément ne leur permet pas de vaquer à d'autres travaux plus rémunérateurs.

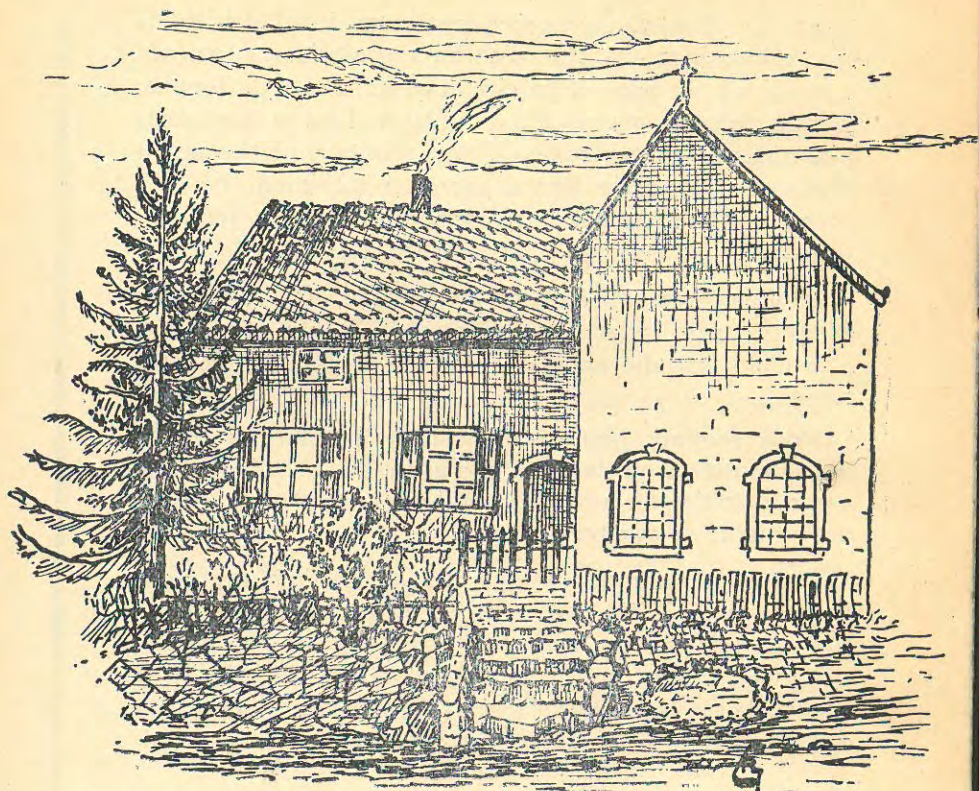
L'industrie du sabot, même modernisée, est à son déclin. A plus forte raison la fabrication de ces chaussures à la main, est-elle appelée bientôt à disparaître complètement.

Nous sommes heureux d'avoir pu assister au travail d'un sabotier à qui le poids des ans n'a rien enlevé de sa vigueur et de son adresse dans le maniement des divers instruments de son métier.

Lorsque la vie moderne, qui nous enlève de plus en plus dans la facilité, qui nous met de plus en plus devant le travail accompli par ce machinisme envahissant irrésistiblement toutes les industries, nous permet d'admirer encore de ces bons ouvriers qui ont voulu continuer la tradition de leurs aïeux, sachons en profiter.

Une école d'autrefois.

En sortant de la saboterie, devant nous, se dresse un pignon rose dans lequel s'ouvre deux grandes fenêtres à petits carreaux. C'est la nouvelle salle de fête « Sainte Famille » où au siècle dernier se tenait la première école primaire de Crupet.



A l'époque de prospérité, prospérité que lui donnaient ses nombreuses industries, Crupet possédait son école que l'on pouvait qualifier d'interurbaine puisque les enfants de Durnal, d'Evrehailles et de Maillen venaient y suivre les cours. Ces villages ne possédaient pas encore d'école. M. l'Abbé Janmart, curé de l'époque, avait accueilli un certain Perignon, ancien soldat de Napoléon qui, après le désastre de Waterloo, n'était plus retourné en France. Ce Perignon, cordonnier de son métier, pouvait enseigner la lecture, l'écriture, les rudiments de la langue et les quatre



Photo J. M.

Joseph Collot « li pu bia pèlèt di Crupet » un des derniers sabotiers. Il est l'auteur de l'enseigne savoureuse « A l'hôtel d'ol besace » ornant l'entrée de la petite auberge en face de l'église.

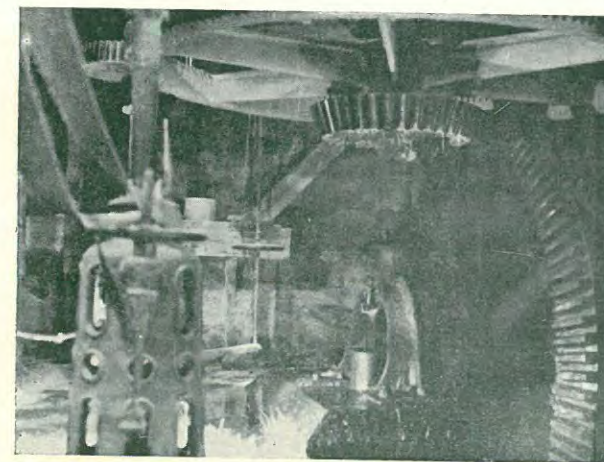
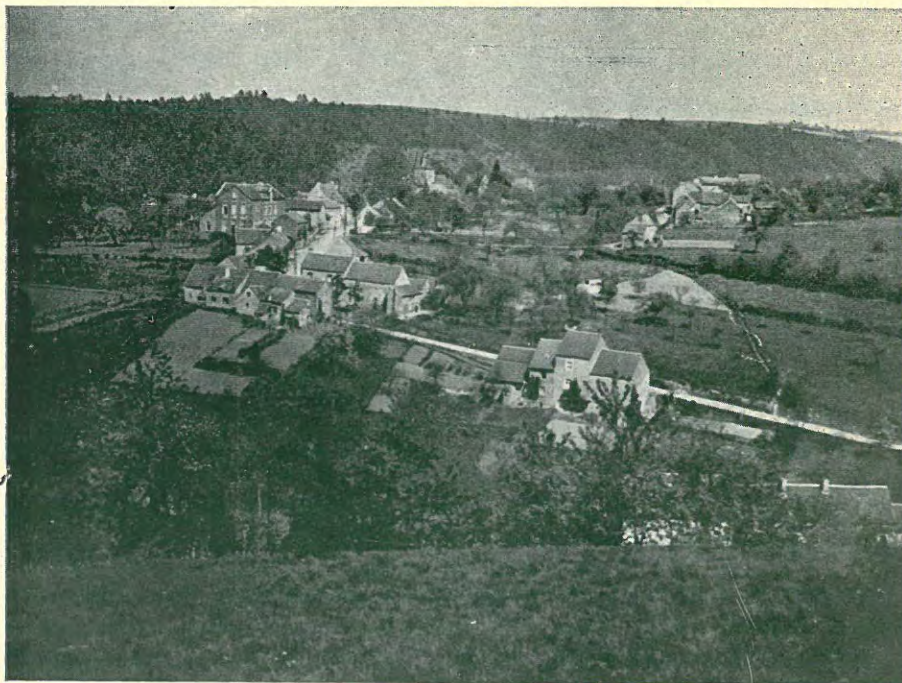


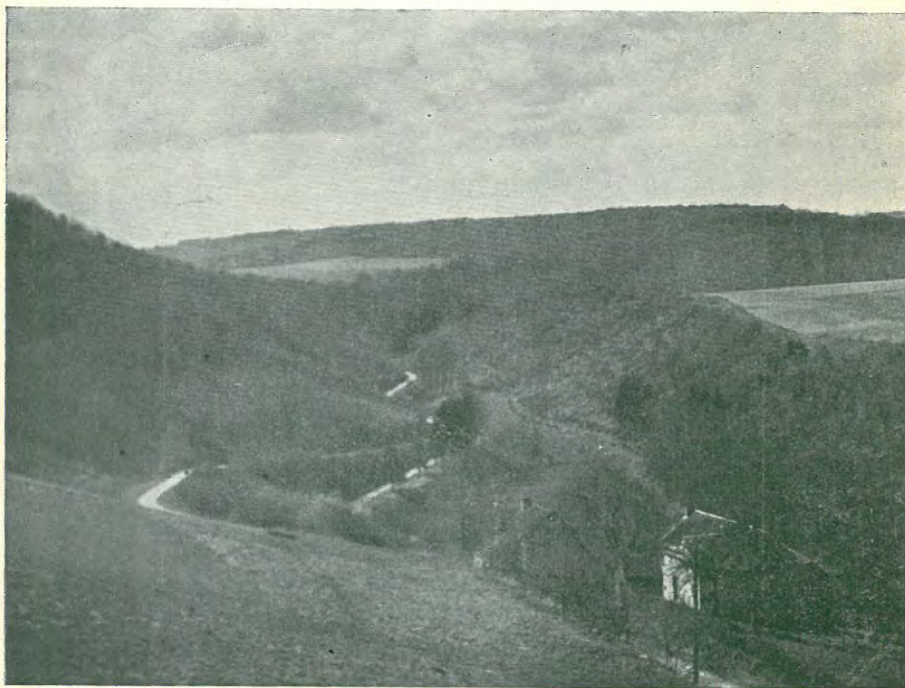
Photo J. M.

La machinerie du vieux moulin.



Crupet vu de Pirauxchamps.

Photo J. M.



La vallée du Crupet.

Photo J. M.

opérations. La fabrique d'église lui procura un modeste logement. Ainsi fut fondée la première école de Crupet.

A ce moment les enfants n'allaient à l'école que vers l'âge de 9 à 10 ans. Et cependant la salle de classe qui mesurait 9 mètres sur 5, était comble. Des bancs sans dossier et de longs bancs pupîtres en constituaient le mobilier rudimentaire. Les garçons étaient placés d'un côté, les filles de l'autre. Une ardoise de pierre rectangulaire, un crayon d'ardoise cylindrique ou un crayon de schiste que l'on avait trouvé dans le talus du chemin, formaient tout l'assortiment d'objets classiques.

Le maître, malgré toute sa bonne volonté et sa sévérité, n'obtenait que difficilement la discipline. Et cependant quels moyens n'employait-il pas ? Ce sont : le bâtonnet qui maintenait ouverte la bouche du bavard, les bras tendus horizontalement et supportant des briques, les coups de lattes sur le bout des doigts, la séance à genoux sur un chevalet à l'arrête amincie et coupante, la coiffe du bonnet d'âne à longues oreilles... etc.

Jugez de l'humiliation des pénitents qui subissaient ces peines sous les fenêtres du curé et sous les regards des passants. Aussi, les mauvais sujets, humiliés ou pris de terreur, filaient-ils à l'anglaise et faisaient-ils pendant plusieurs jours l'école buissonnière.

En hiver, un gros poêle en fonte réchauffait la classe. Le matin chaque élève apportait sa bûche ou son fagot ; les élèves fournissaient aussi à tour de rôle, le balai de bouleau avec lequel chaque jour on balayait l'école.

Les enfants apprenaient à lire dans la croisette, « li crugète », et au tableau. Ils s'exerçaient à l'écriture d'abord sur l'ardoise, puis dans le cahier à l'aide de la plume d'oie. Ils étudiaient aussi les principales règles de la grammaire et les quatre opérations. Pour faire leur pre-

mière communion les enfants devaient connaître leur catéchisme à peu près de mémoire. Là s'arrêtaient leurs études.

Depuis lors, quels énormes progrès furent réalisés dans ce domaine ! Locaux confortables, programmes plus étendus, tout est mis en œuvre pour assurer à l'enfant un développement physique et intellectuel complet.

Ceux que l'on ne connaît plus !

« LES FAULDEUX ».

Autrefois Crupet et les environs étaient pour ainsi dire totalement recouverts de bois. La légende raconte même que Napoléon passant avec une armée aux environs du village, dépêcha un éclaireur pour rechercher la localité. Cet officier après avoir parcouru les bois revint auprès de son chef sans avoir découvert le bourg.

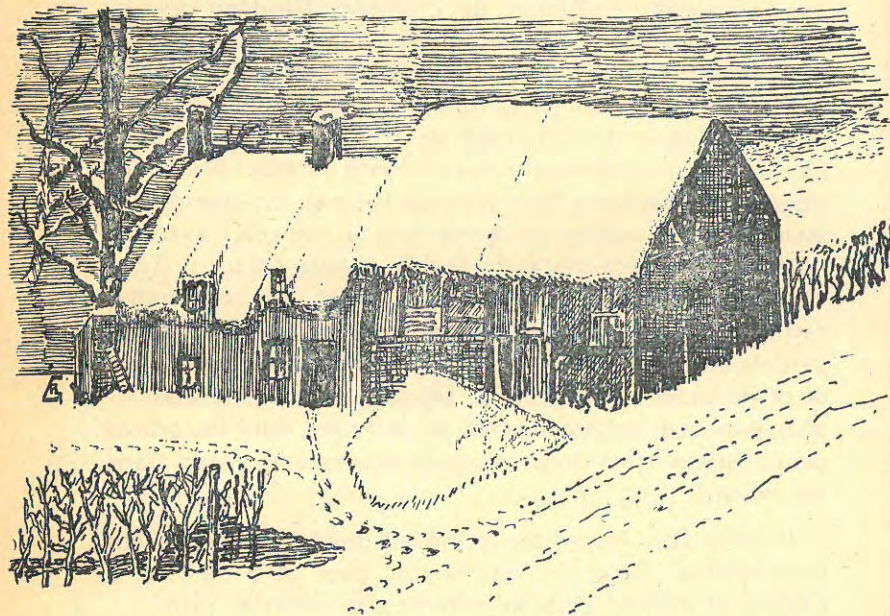
Le long des bois, dans les clairières, les fauldeux installaient leurs chantiers. C'étaient des fabricants de charbons de bois.

Loin de tout, de leurs parents, de leurs familles, de leurs amis, s'abritant sous des huttes de branchages, que d'abnégation et de courage ne fallait-il pas à ces rudes hommes ?

Un des derniers fauldeux de la région nous a transmis ce conte qui mieux que toute description nous fera connaître la vie de ces travailleurs des bois.

Pierre li Fauldeux !

Déhanchée et comme écrasée sous son épais toit de chaume moussu, avec ses murs de paillottis crevassés, blottie sous le grand noyer squelettique, une maisonnette s'accroche au flanc schisteux de la colline. Par l'unique



fenêtre à quatre carreaux, elle regarde mélancoliquement le bois qui s'étend devant elle et semble endormie au murmure du ruisseau qui, en brillantes cascates, dévale la prairie.

C'est la maison de Pierre li fauldeux.

L'homme habite seul. Seul il vit sa rude vie de charbonnier. Il est venu un matin de printemps derrière le grand char à ridelles sur lequel s'amoncelaient, une armoire,

une table, deux escabeaux, un lit et quelques fagots. Depuis on ne l'avait guère vu au village. Il venait bien à la première messe le dimanche mais il arrivait quand tout le monde était entré et en sortait toujours le premier.

Levé de bon matin, il activait le feu sous la grande cheminée où pendait la marmite d'eau à laquelle il mélangeait quelques cuillerées de chicorée. Pendant que ce breuvage chauffait, il allait quérir à la fontaine le seau d'eau claire dans laquelle il se débarbouillait. Puis, ayant préparé ses miches il partait pour le bois. Il allait d'un pas lent par les sentiers bordés de ronces et de bruyères. On eût dit à sa démarche qu'un lourd fardeau pesait sur ses épaules. En travaillant il ne parlait pas. Et, quand assis sous la hutte autour de la marmite il mangeait avec ses compagnons cette soupe de fauldeur, faite de pain, d'eau et de graisse, il restait toujours muet. Les camarades racontaient des blagues savoureuses dont ils riaient. Lui, gardait son mutisme comme s'il était indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Ses yeux semblaient regarder plus loin que les branchages de la hutte, que les arbres de la futaie. Une indéfinissable tristesse se lisait dans son regard.

Il était bon travailleur et savait rendre service à ses compagnons. Ceux-ci l'estimaient, bien qu'il se tînt à l'écart, et avaient pour lui comme une sorte de pitié.

Un matin neigeux de décembre Pierre n'arriva pas à l'aire. Ses compagnons se perdaient en conjectures sur son absence. Au repas de midi, tous restaient silencieux, plus d'histoire, plus de rires. L'inquiétude se lisait sur tous les visages. Pourquoi n'était-il pas là ?

— Il doit être malade.

— Certainement, car il n'a jamais perdu un demi jour.

Et de nouveau le silence régna dans la hutte.

A la nuit tombante, une nuit d'hiver claire et froide, éclairant de ses étoiles brillantes l'immense blancheur de la nature, les charbonniers s'en retournèrent vers le foyer que rougeoit la flambée.

L'un d'eux passant non loin de la maison de Pierre veut lui rendre visite. La mesure semble abandonnée. Devant le seuil aucune trace de pas dans la neige. La petite fenêtre est couverte de ces bizarres et fantasques cristallisations que le gel y a traçées.

Il frappe à la porte...

Une voix sourde répond.

Avec difficulté il pousse l'huis que la glace a scellé. Pierre est étendu sur son lit, recouvert d'une mince couverture. Le feu est éteint dans l'âtre.

— Bonsoir Pierre.

L'homme ne répond pas. De ses yeux étonnés, des yeux de souffrance, il regarde son compagnon. Sa main se tend vers lui comme pour l'accueillir. Et de sa gorge desséchée un ah ! de satisfaction s'échappe péniblement. Puis d'une voix très faible il dit :

— Merci... Merci... d'être venu.

Comme fatigué de l'effort qu'il vient de faire pour parler, Pierre laisse échapper un profond soupir. Sa main presse plus fort celle de son visiteur. Il tire une pochette de toile qu'il porte sur la poitrine et parle d'une voix lente, entrecoupée de plaintes sourdes.

— Regardez dit-il ouvrant la pochette et en montrant le portrait noirci et plissé d'une femme jeune et assez jolie. C'est à cause d'elle que je suis venu ici. Elle... je l'aimais tant...

Un sanglot secoue sa poitrine.

— J'avais là-bas une belle maison... des champs... J'étais heureux... Hélas ! notre bonheur ne lui suffisait pas... Et je suis parti pour souffrir... pour mourir loin d'elle...

Sa voix n'est plus qu'un souffle et les mots sortent plus espacés plus saccadés ?

— Je voudrais... qu'elle sache... que je n'ai pas cessé de l'aimer... et que... je... lui pardonne !,,

Ce furent ses dernières paroles. Sa tête retomba sur le dur oreiller.

Il était mort !

Le dimanche suivant, un charbonnier partait malgré le froid, malgré la neige vers un petit village perdu dans les grands bois, porter le pardon et faire naître peut-être le repentir.

Flâneries autour de Crupet.

Connaissez-vous la douceur de ces petites promenades, à l'aube quand la nature fraîche et rieuse s'éveille, ou au crépuscule quand les ombres s'allongent et que la paix du soir descend sur toutes choses ? Ces petites promenades où l'esprit, abandonnant les soucis quotidiens, se livre tout entier à cette nature qui vous envoûte ? Crupet réserve à ses visiteurs des promenades délicieuses, reposantes et que l'on ne manque pas de refaire plusieurs fois car elles ne lassent jamais.

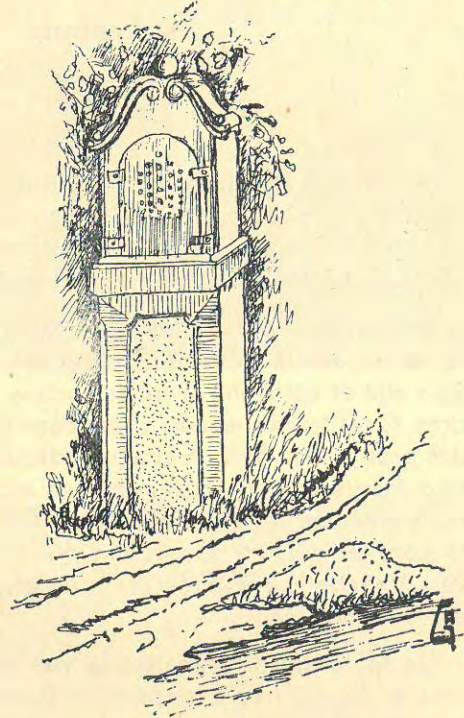
Sur la colline au nord du village, un Sacré-Cœur étend les bras entre les sombres sapins qui l'encadrent. Un

sentier serpentant à flanc de coteau nous y conduit. Arrêtez-vous à chaque détour et regardez. Le plus beau panorama du village s'étale devant nous. Au premier plan en contrebas, le château posé sur son étang comme une relique sur un plateau de glace ; plus haut la vieille église et le dôme du vieux tilleul encadrés des toitures d'ardoises des modestes habitations ; le tout couronné de champs et de bois.

Le même panorama nous apparaît, mais sous des angles totalement différents et non moins attrayants, soit que nous allions nous reposer au haut de la colline de Saint-Joseph soit que nous guidions nos pas vers le « Bois d'seu l'vie » ou vers la grande comogne.

Cette liste de petites promenades intéressantes pourraient s'allonger. Mais, ne vaut-il pas mieux laisser aux touristes le soin de les découvrir et leur réserver l'entièreté de la surprise ?

Chaque jour qu'ils passeront à Crupet leur fera trouver une nouvelle promenade et goûter ainsi des joies toujours renouvelées.



Potale de Saint Joseph.
Le ruisseau et le petit pont.

PREMIERE PROMENADE

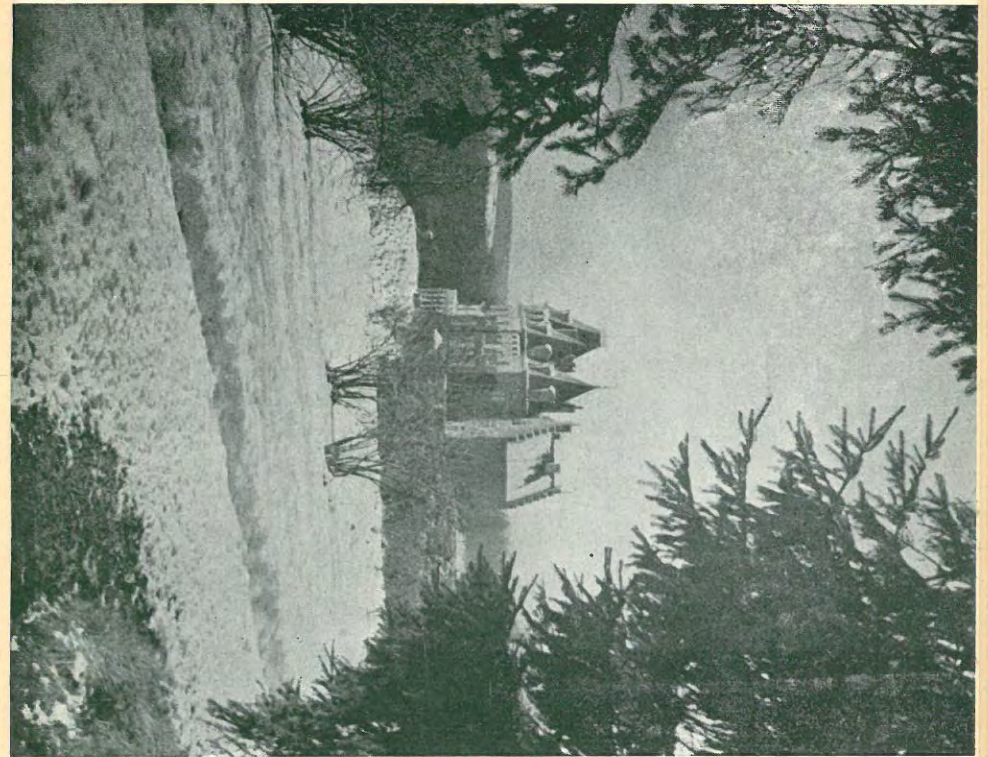
(8 Km.)

Ronchinne

Au milieu des bois sombres qui ondulent au gré des vallons et des coteaux un château émerge, frais et riant, dans sa robe de pierres jaunâtres. C'est le moderne château de Ronchinne tel qu'on l'aperçoit de Crupet.

De la place de l'église nous gagnons Pirauxchamp. De là, la vue sur la vallée du Crupet est superbe. Descendons vers elle et cotoyons le ruisseau dans ses nombreux méandres. C'est la promenade idéale dans la tranquille fraîcheur des prés et des bois. A chaque détour du chemin la vallée se présente à nous, sous un nouvel aspect. Trois kilomètres nous amènent à l'embouchure du Crupet. Ne passons pas le pont et suivons le chemin qui à notre droite grimpe vers Venalte. La montée est rude et rocailleuse, mais elle est vite oubliée.

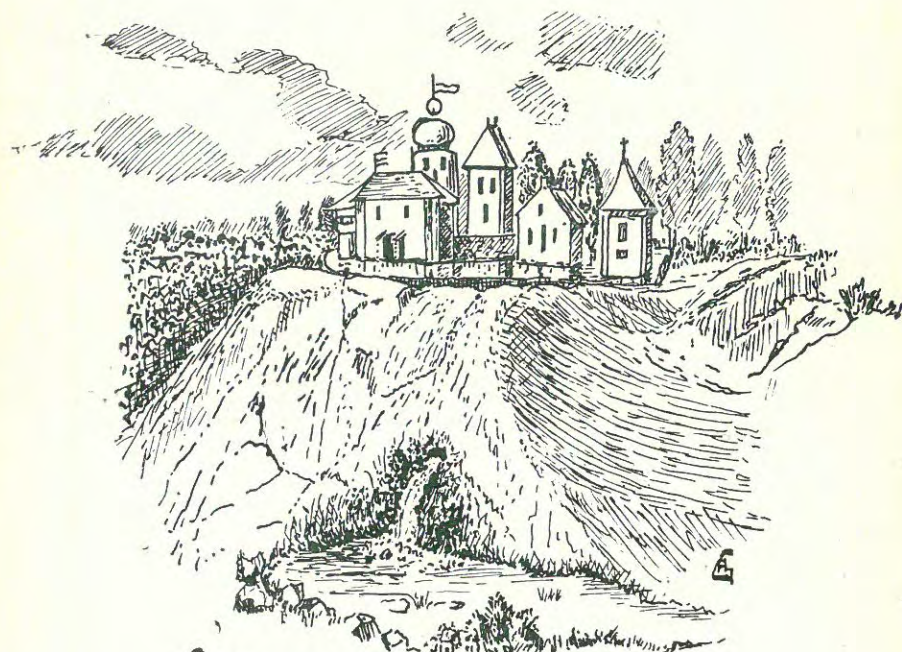
De la ferme de Venalte, la vue est unique. Dans son cirque de collines escarpées le Bocq déroule son ruban argenté et ceinture le coquet hameau d'Evrehailles-Bauche. Dans le lointain s'estompent les plaines et les premières maisons de Purnode. Tout cet ensemble possède



↑
Ronchinne : Propriété de S. A. I. R. la Princesse Napoléon.
Photo Wuyame.



Yvoi : petite ferme sous la neige.
Photo Wuyame.



CHATEAU DE RONCHINNE 1635

encore plus de relief lorsque l'on pénètre à l'intérieur de la cour de la ferme et que la porte cochère encadre ce splendide panorama.

C'est presque à regret que nous quittons ce point de vue. Mais l'aspect des sous-bois que nous traversons pour arriver au village de Mont-sur-Meuse, nous charme tout autant. Rejoignons la grand'route et l'entrée du château de Ronchinne est là, sévère dans sa peinture noire, avec ses aigles surmontant les grillages. Si les bâtiments ne sont pas intéressants, les jardins et leur ornementation méritent d'être vus. La visite du château et des jardins ne peut se faire que sur autorisation spéciale de S. A. I. R. la Princesse Napoléon.

Au sommet de la colline se dresse la ferme, ancien château-fort ou villa fortifiée, malheureusement transformée, mais gardant néanmoins son aspect moyenâgeux. Là se trouve aussi l'emplacement d'une villa romaine datant du III^e siècle et qui renfermait une brasserie. Les fouilles permirent d'y découvrir des poids en fer.

Par un chemin rocailleux descendant à flanc de coteau nous retournons vers Crupet. Le village nous apparaît sous un angle particulièrement intéressant. Toutes ses maisons semblent se blottir autour du clocher à l'ombre du grand tilleul.